

Puissance et « actualisation » de l'impossible

Emmanuel Brassat

En guise d'introduction

Un tel titre donné à ma communication est en quelque sorte, non seulement paradoxal, mais également un peu absurde et fautif. Par définition, l'impossible ne saurait jamais s'actualiser, seul le possible réel le peut. S'actualiser signifie ici se manifester comme un réel identifiable et observable au sein du monde naturel. L'impossible comme un irréel, ne peut devenir du réel, un réel quel qu'il soit. Il n'y a de réel possible que ce qui est possible, l'impossible ne peut délivrer ni posséder de réalité, de réalité réelle. Si je peux imaginer une chimère, celle-ci ne peut exister que comme produit d'une divagation. L'impossible est donc un concept limite, en lui-même purement négatif. De pouvoir imaginer ce qui n'est pas ne le rend pas pour autant réel, comme une possibilité de la réalité, ou comme un élément attesté appartenant au monde objectif. L'impossible en ce sens n'a pas de puissance, de potentialité, il n'est pas un essentiel, une forme idéale, qui pourrait occasionnellement se traduire, se manifester dans un devenir en acte, dans une existence. Et si je peux peindre des chimères, celles-ci n'existent tout de même pas, l'image n'ayant pas en soi la valeur de représenter un existant nécessaire ou probable. Devant l'impossibilité, si l'on se place sur le plan éthique, nous sommes et devons rester en principe impuissants. L'impossible ne saurait donc relever par définition ou posséder en lui-même de puissance d'être. Si je peux désirer un impossible, je ne peux ni le posséder ni le produire.

Première partie

Cela dit, nous n'allons pas en rester là et peut-être en pensée forcer le passage d'un tel défilé d'absurdité. Dans ses Miettes philosophiques, Kierkegaard écrit : « Une étude approfondie des concepts de possibilité, de réalité, de nécessité est sans doute ce dont notre temps a le plus grand besoin pour jeter une certaine lumière sur le rapport entre le logique et l'ontologique ». Il est difficile aujourd'hui de lui donner tort, la philosophie existentielle, la logique formelle, la physique quantique, la linguistique et la psychanalyse, depuis Lacan, l'auront bien suivi par des chemins distincts. Je ferai de même à ma façon.

En guise de rappel, il faut poser comme relevant de la logique, en se référant au moins à Aristote, la pensée du nécessaire, le réel de ce qui ne peut pas ne pas être et s'énonce et se démontre tel au-delà de ce qui se manifeste comme existant dans l'expérience perceptive. Dérivé d'Aristote, on dira de sens logique ce qui peut s'énoncer et se démontrer comme réel et valide sans contradiction et répond à une écriture plus ou moins formalisée de l'enchaînement des propositions d'un raisonnement allant de propositions ou de postulats premiers à conclusions. Dans le réel, c'est ce qui pour être n'a pas besoin de se manifester, de devenir mais existe comme forme en soi et peut donc se voir posé et déterminé dans le discours sans équivoque dès que l'on écarte de la pensée ce qui n'apparaît pas comme substantiel. Kierkegaard encore, définit ainsi la logique dans Le Concept d'angoisse : « En logique, nul mouvement ne doit devenir ; car la logique, et tout ce qui est logique ne fait qu'être, et cette impuissance du logique est le passage de la logique au devenir, où l'existence et la réalité apparaissent ». Pour le métaphysicien, il s'agit donc de ce qui d'être premier est essentiel et idéal, hors de tout mouvement. La logique n'est pas l'effectivité ni l'effectuation, mais une connaissance formelle et intemporelle dissociée de l'expérience de la réalité. Ce qui ne peut pas ne pas se penser et qu'il faut déduire et calculer comme relevant catégoriquement des principes premiers de toute chose et connaissance ou de la forme pure des pensées. Pour le psychanalyste, depuis Lacan, par le terme de réel il s'agit de désigner ce qui échappe à la représentation, au vécu subjectif individuel, ce qui ne s'objective et ne se décrit pas et survient pour ce dernier comme un débordement intolérable, ou bien *ce qui ne cesse pas de ne pas se dire*. Le réel est ce qui, pour le sujet, tend toujours à la même place et subsiste hors de la symbolisation. Pour autant, un tel réel, comme dans l'ancienne métaphysique, répond à des lois logiques, à celle d'un retour du même. Lacan aura pu dire curieusement en ce sens, que *la logique est une science du réel*. Il affirmera encore un lien indéfectible entre réel et logique. Dans L'Étourdit, Lacan écrit : « C'est de la logique que le discours psychanalytique touche au réel à le rencontrer comme impossible ». De sorte que sans se faire métaphysicien, Lacan n'aura pas rompu le lien postulé par Aristote entre le plus réel et le discours logique, celui des règles de calcul de la vérité dans l'énonciation discursive. Bien entendu, ils ne parlent pas du même réel, l'existence essentielle ou des formes premières selon Aristote, n'étant pas exactement la même chose que ce réel posé comme toujours extérieur au sujet chez Lacan. Mais laissons cela pour le moment.

Deuxième partie

Si vous le voulez, je vais tout d'abord revenir sur la définition de plusieurs notions et termes qui relèvent de ce discours de vérité qu'on appelle depuis les Stoïciens la logique. La logique est la science des propositions et raisonnement vrais, rationnels, c'est-à-dire calculables et dont la valeur de vérité peut être vérifiée, confirmée, prouvée, démontrée. Autrement dit et indépendamment de ses différentes dénominations comme dialectique ou analytique, la logique est la discipline qui traite de l'inférence correcte et de ses conditions. Elle s'est récemment formalisée, c'est-à-dire dotée d'un symbolisme artificiel calqué sur celui des mathématiques. En logique, selon que la valeur de vérité d'un énoncé lui appartient nécessairement ou pas, il y a quatre modalités : le nécessaire et le possible, le contingent et l'impossible. Les deux premières relèvent d'une vérité absolue ou relative, les deux secondes d'une vérité accidentelle ou de la fausseté. Par définition ici, ce qui est impossible est fallacieux, non vrai. Ainsi nécessaire est la forme des choses réelles, possible celle de ce qui advient manifestement, contingente ce qui n'est que fortuit et impossible ce qui n'a jamais lieu d'être, ni sur le plan logique par le discours, ni ontologique comme concept, ni non plus ontique comme phénomène.

Reprenons chacun de ces termes un plus précisément. Ils procèdent, pris ensemble, d'une différence de degré ou de valeur, en pensée et en acte.

Le nécessaire est ce qui est de façon essentielle, donc ce qui ne peut pas ne pas être affirmé parce que constituant premier en pensée de toute réalité. Il s'agit de ce qui est absolument étranger au devenir, à l'accidentel. Autrement dit l'être en soi, par opposition à la manifestation et à la contingence. Sur le plan logique ou rationnel, celui d'une discursivité relative au réel pur, est nécessaire ce qui peut être pensé dans sa définition abstraite ou essentielle sans avoir à exister comme objet sensible, apparent. Ce que l'on ne peut pas ne pas dire d'une existence en sa définition essentielle, en sa forme la plus propre. Analogiquement parlant, Lacan nommerait ici plutôt le symbolique, la forme prédicative de la pensée. Ce qui ne cesse pas de s'écrire.

Le réel, nous dirions la réalité environnante, les choses du monde vécu, c'est ce qui advient d'exister. Autrement dit, c'est une puissance d'être – la neige par grands froids, la sécheresse par grandes chaleurs - plus ou moins nécessaire, qui s'actualise par un devenir, par un passage en acte de son être. Logiquement, c'est ce que nous pouvons constater et définir et dont les propriétés apparentes permettent de saisir la nature, l'essence formelle et structurelle au-delà des transformations dynamiques. Logique et nécessité sont ici complémentaires. Mais encore, réel et réalité, à la différence du lexique de Lacan ne se distinguent pas vraiment, si ce n'est comme essence et existence. La réalité c'est la manifestation réelle, l'existence de la chose. Lacan parlerait de ce qui nous est apparent quant à nous-mêmes, de la réalité et des nécessités objectives que nous lui attribuons. Et à l'inverse des philosophes, il dirait que le réel est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Le possible, c'est ce qui peut se produire sans pour autant relever d'une nécessité absolue, ce qui est seulement probable. Il s'agit d'un non-être actuel, d'un pas encore qui peut advenir, se manifester, d'une nécessité relative donc plus ou moins fréquente, mais toujours réelle. Logiquement, on peut le prévoir, en prédire la manifestation et les caractéristiques selon la circonstance, mais cela n'est pas en soi vérifiable avant d'avoir lieu d'être, si ce n'est à titre d'hypothèse. Il n'y a en cela aucune nécessité de manifestation locale a priori, même si l'existence d'un tel phénomène est indéniable en soi. C'est le passage du non-être d'un être probable mais non assuré de sa manifestation à l'être réel et prévisible. Le possible est ce qui peut ne pas avoir lieu, éventuellement ce qui relèverait d'une liberté, de l'action délibérée d'un sujet se donnant à lui-même des finalités. Lacan dirait ici qu'il n'y a rien de possible dans le désir humain que ce qui se trouve médié par le désir et le travail d'un autre que soi, par une aliénation donc de soi à l'autre.

Le contingent est ce qui ne se produit que par accident, l'opposé du nécessaire. En quelque sorte, c'est ce qui ne possède pas en soi-même sa raison d'être mais ne dépend que des circonstances externes. Idéalement c'est une anomalie dans l'ordre des choses – un mouton à cinq pattes. Factuellement, c'est une propriété non nécessaire, une variation aléatoire. Logiquement, c'est ce qui n'est pas ou peu calculable et qui a lieu indépendamment de toute logicité, de toute prévisibilité. On pourrait dire qu'il s'agit du hasard, si l'on donne à ce mot le sens de ce qui se produit sans nécessité aucune. Ce qui n'est certes pas la seule définition possible du hasard. Pour nous autres, paradoxalement et parce que nous ne croyons plus à un ordre finalisé ou éternel, à un cosmos sphérique bien ordonné, toute existence est contingence ou n'a d'autre nécessité que le hasard qui la produit. En ce sens, si le sujet humain a besoin de se soutenir d'un désir d'être, l'existence individuelle de soi est contingence, même si elle la résultante des lois physiques du vivant.

L'impossible, maintenant. C'est le terme qui nous occupe et préoccupe le plus, peut-être depuis que le possible est devenu corrélatif du contingent. C'est l'antonyme le plus opposé du nécessaire. C'est ce qui ne saurait jamais

se concevoir, se constater ou se produire, ni logiquement ni réellement. L'impossible est donc ce qui n'a pas de puissance d'être et ne peut exister. Autrement dit, c'est l'impossibilité de la possibilité. C'est ce qui ne peut et ne devrait jamais avoir lieu. Un absolu négatif. L'impossible n'est pas tout à fait l'impuissance, bien qu'on puisse les confondre ou les rapprocher. Parfois le sentiment d'impuissance relève d'une confrontation à l'impossibilité, à une impossibilité de penser ou d'agir, de vivre. Sauver de la mort un mourant, par exemple. Mais le plus souvent, le sentiment d'impuissance relève de la possibilité ineffectuée ou d'un sentiment d'inefficacité, voire de soumission. En ce sens, il s'associerait plutôt à l'inhibition, à la frustration, à la culpabilité, à l'interdiction, à la peur. Tant que les causes de l'impuissance restent mesurables et objectivables, il ne s'agit pas d'impossibilité, si ce n'est à donner ce à ce terme un sens faible, celui de ce qui n'est pas encore possible ou réalisable mais le sera ou pourra l'être ultérieurement. Néanmoins, dès que le sentiment de l'échec de l'acte, de l'impuissance à faire ou à penser, à dire, à surmonter une impossibilité, à résorber une souffrance, s'accompagnent de l'impression de rencontrer une difficulté sans solution, un obstacle absolu, c'est l'impossible majeur qui se présente.

On peut soutenir qu'il n'y a d'autre définition possible de l'impossible que du côté de cet insoutenable majeur. C'est ce que fait Lacan. En ce sens, le réel, c'est-à-dire ce plus de réel qui déborde et se soustrait à la réalité perçue et vécue, Lacan affirme qu'il est l'impossible même. En quelque sorte, l'impossible ou le réel, c'est ce qui ne peut pas ne pas être existentiellement, du fait d'un ne pas pouvoir ne pas être catégoriquement. Et comme un tel impossible vient pour exprimer paradoxalement un réel sans objet, ce dernier ne peut pas se confondre avec la réalité, le monde assurément caractérisé comme commun et connu tel, mais comme la dissociation du possible et du nécessaire. Autrement dit, s'il y a bien quelque nécessité éprouvée et manifeste, je ou nous n'y pouvons rien, nous sommes confrontés à une impossibilité d'être et d'agir qui vient borner, border notre existence. La conjonction du nécessaire logiquement et du possible en acte n'exprime donc pas le réel, ce réel qu'est l'impossible, mais l'illusion partagée de la réalité. Il y a donc comme une nécessité logiquement bien réelle, celle d'un impossible du réel, mais qui ne relève jamais d'aucune possibilité, ni logique ni matérielle.

Si la réalité relève du possible et des différents modes plus ou moins illusoire de satisfaction que nous croyons y trouver, cela dans l'imaginaire de la subjectivité individuelle ou sociale, c'est seulement d'une confrontation avec le caractère éprouvé et éprouvant d'impossible de l'impossibilité que se découvre pour nous un rapport avec ce qui serait le plus réel. Ce réel qui est pourtant ordinairement pour nous absent ou méconnu parce qu'exclus du savoir commun, impossible à dire, justement. En ce sens, la notion d'impossible procède bien plus de l'irréel que de la réalité. Autrement dit de ce qui est folie en nous, de ce à quoi le désir nous porte, mais comme un impossible à vivre, à satisfaire, à éprouver, à supporter. Il se tient, au-delà de l'impossible logique d'une caractérisation de son être ou essence, du côté d'un innommable, d'un impossible à concevoir et à dire. De ce qui ne peut s'attester. Hors témoignage donc. Il s'agit encore d'une existence qui est une non-existence, réelle pour autant, qui se trouve là où nous sommes pour ainsi dire jetés, expulsés, d'un hors de soi ou hors soi. Néanmoins, la notion de l'impossible vient ici comme une limite conceptuelle, logique, déterminer, instaurer symboliquement la place d'un certain réel qui nous échappe et déborde notre expérience. Également ici, le réel de l'inconscient qui sourd d'un silence du sujet, d'un impossible à dire.

Troisième partie

J'en viens à un second temps de mon propos, plus philosophique peut-être. Je vais faire un peu de dialectique.

Posons une hypothèse. Si l'impuissance est le contraire de la puissance, donc l'impossibilité de toute réalisation d'une essence idéale ou effectuation en acte de quelque chose, l'impossible n'est peut-être pas le contraire du possible, mais sa condition. Poursuivons et développons. Tant que l'on ne rencontre que du possible, que rien ne vient se dérober à celui-là, à l'affirmation positive reconduite de la possibilité, et que l'on confond de ce fait possibilité et puissance d'être, la question de ce qui serait vraiment possible ou pas ne peut se poser pour personne. La possibilité d'un être du non-être ne prend pas le moindre sens quant à soi. Est puissance, ce qui s'actualise d'un possible. Est impuissance, l'impossibilité d'être ou de faire, de rendre actuelle une forme ou une intention. En ce sens, l'impossible est écarté, il est ce qui ne peut s'actualiser et donc jamais se rencontrer. Nous sommes là dans le domaine ontologique.

Le philosophe M. Heidegger définissait, dans *Être et temps*, le négatif anticipé de notre mortalité, de notre mort à venir, comme *la possibilité de l'impossibilité*. Cela est plutôt habile. Tant que je vis et me ressens tel, je ne peux croire en un impossible, au sens d'une impossibilité majeure de vivre, d'agir ou d'exister. En ce sens, l'impossible peut m'apparaître comme un possible logique, mais pas nécessairement comme un réel. La représentation de la mort est donc ce qui, pris en compte subjectivement et logiquement, peut venir limiter ou supprimer la possibilité. Néanmoins, elle n'est qu'une possibilité, car si jamais elle devient réelle pour moi, alors plus rien ne m'est possible. Je deviens mort. Ce qui est impossible, je ne peux pas pour moi-même être mort. La

mort comme interruption de la vie supprime toute possibilité quant à soi, si l'on ne croit pas à la survie d'une âme. Pour autant, tant qu'elle ne vient pas supprimer mon existence actuelle, elle n'est qu'une possibilité. Néanmoins, encore, je peux en envisager la possibilité, l'anticiper comme un possible ! En ce sens, l'impossible est un possible à titre d'hypothèse, si l'on veut. Un regard d'avant anticipant d'un après.

Or qu'est-ce qui m'autorise à poser l'hypothèse du réel de l'impossibilité ? Cette limite ne peut se vivre et s'expérimenter directement, et si on la pose comme réelle, c'est un réel qui semble ne pas pouvoir exister, en tous cas pour moi. Car si la mort est la possibilité de l'impossibilité, l'impossible, de se présenter ici comme un réel, implique ma disparition, mon effacement radical à venir, un rien d'être. En ce sens, le cadavre d'un proche aimé est à la fois la manifestation matérielle de la mort comme interruption du vivant, mais aussi la possibilité réelle de l'impossibilité, de ce qui met fin au possible. Le langage commun le dit très bien, *tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir*, le possible n'est pas suspendu par une impossibilité majeure qui est d'être mort.

En ce sens, tant que je prétends être, y être, en être, ici même et demain encore, ce rien d'être ne peut jamais être. Il n'est guère symbolisable, si ce n'est à le nommer en japonais *mu*. Le vide, le néant, l'absent. Il n'y a donc pas pour moi d'être possible du non-être, si ce n'est à postuler son existence, à formuler un oxymore l'existence de l'inexistant, d'un inexistant.

Répondant aux formulations d'Heidegger, le philosophe E. Levinas, dans *Le temps et l'Autre*, affirmait pour contredire le premier, que l'idée de la mort, de ma mort, mais aussi la mort d'autrui, était, à l'inverse, ce qu'il fallait comprendre comme *l'impossibilité de la possibilité*. Non point donc le possible à attendre – auquel on peut s'attendre – d'un négatif, d'une négativité radicale que Hegel qualifiait, dans sa *Phénoménologie de l'esprit*, comme étant le *maître absolu*, mais la possibilité affirmée logiquement d'une suppression de la possibilité. La mort n'est plus alors ce qui, de se produire, peut venir supprimer le possible, mais l'assurance qu'il y a, c'est presque un oxymore, un possible réel qui produit la négation de toute possibilité. Si la mort apparaissait logiquement comme un possible réel, dès lors et par voie de conséquence, au lieu de présenter la possibilité de l'impossible, elle est la manifestation du réel actuel de l'impossible du possible. Le possible n'est plus. Concevoir quelque chose comme la mort, c'est donc éprouver en deçà de toute ontologie que rien n'est déjà plus possible, ici et maintenant. L'impossibilité de la possibilité, c'est l'existence réelle d'une impossibilité qui provoque et produit la négation du possible. Dans la plainte et la souffrance, on peut entendre ceux qui proclament haut et fort que puisqu'il y a la mort, rien n'est plus possible dès maintenant, cela avant même qu'ils soient morts. Il n'est donc plus ici question de la probabilité que l'impossibilité soit, au contraire, il est asserté qu'il y a un réel de l'absence du possible, de sa fin ou suppression. Dès lors, j'éprouve que la possibilité n'existe pas ou plus. Curieusement cela est non seulement paradoxal, je reste existant mais il n'y a plus de possible pour moi si je peux être mort, mais encore l'impossibilité de la possibilité est une notion qui défie à la fois la logique et l'ontologie. Faire sauter de la sorte la catégorie du possible, pour ainsi dire, déséquilibre à la fois tout ordre logique et toute ontologie. Les grandes oppositions du nécessaire et du contingent, de l'être et du non-être s'en trouvent déstabilisées. Admettre l'assertion de Levinas, c'est se trouver confronté à une rupture sans précédent au sein de la métaphysique et peut-être en sortir, si l'on maintient la disposition ontologique comme structure de la vérité. C'est donc quitter une métaphysique qui dépend depuis Aristote de l'ontologie, c'est-à-dire du discours sur l'être comme fondement substantiel de toute pensée, les principes, comme indice de la manifestation ontique, les choses, et comme opérateur logique, les propositions prédicatives. Et c'est donc peut-être aussi s'éloigner de la logique classique autour de laquelle se seront construites les différentes versions de cette métaphysique du monde occidental gréco-latin : idéalisme, réalisme, spiritualisme, rationalisme, empirisme, positivisme. Si la possibilité peut se décréter ou se constater impossible, les oppositions nodales admises du vrai et du faux, du réel et de l'irréel, de l'identique et du différent, de l'être et du néant, du véritable et du semblant, voire la disjonction des contraires et la conjonction des identiques sont menacés d'obsolescence. Il faudra peut-être alors envisager de penser tout autrement. C'est bien d'ailleurs ce à quoi nous enjoint Levinas, à une rupture avec l'ontologie, avec la pensée de l'être.

Quatrième partie

Revenons sur nos pas. Qu'est-ce que ce possible et que l'affirmation d'une impossibilité de la possibilité viendrait défaire ?

Le possible, c'est ce qui n'est pas encore mais qui pourrait, pourra se produire. Le salut des âmes, l'émancipation des exploités, la justice intégrale dans le socialisme, la résurrection des morts, l'extension des libertés par les lois, l'accroissement des richesses par le commerce, le bonheur dans l'amour, la maîtrise de la nature, l'existence de la vie dans d'autres systèmes solaires, l'extinction de la guerre et une paix universelle définitive, etc. Que des bonnes choses souhaitables qui s'opposent à ce qui leur est précisément contraire et source de malheur. En

quelque sorte, le possible est un virtuel, une puissance probable d'existence dont la réalisation n'est pas tout à fait assurée d'être, mais peut toujours être pensée comme susceptible de se produire.

Or la mort n'est pas cela dès qu'on ne l'habille plus du suaire de l'éternité. Certes il est possible que je meure, c'est même probable. Il est peut-être même certain que je vais mourir où que ceux que j'aime soient un jour frappés par la mort. La plupart du temps nous avons le plus grand mal à croire à notre mort. A la croire possible. Mais c'est bien parce que celle-ci a partie liée à l'impossible et qu'elle peut signifier la négation du possible. En ce sens, elle n'a rien à voir avec le possible dès qu'on la pense comme une limite absolue de la vie individuelle. Elle n'est pas un virtuel, mais un simple réel, un impossible réel. A la fois elle n'est rien, puisque nous ne pouvons pas être morts, et en même temps, elle est bien trop réelle puisqu'il est possible d'être mort. Certains objectivement le sont, c'est-à-dire ne sont plus. Ils sont déjà morts et je me souviens ou non d'eux, ayant alors à l'esprit de cette condition impossible qui est d'être mort. Je peux de la sorte souffrir de leur absence ou constater de visu « leur mort », cet état d'être mort que je leur attribue en présence de leur corps inanimé. La mort est donc à la fois un irréel, un impossible à vivre et, en même temps, un trop de réel. Pourquoi trop ? Parce que l'idée d'être mort, de sa propre mort comme une disparition de soi, où de l'autre aimé, est insupportable à concevoir ou impossible à se représenter. Elle convoque de surcroît un excès d'affectivité, un mélange de souffrance et d'excitation qui perturbe les limites plus ou moins stabilisées de la vie mentale, un débordement par l'affect.

En ce sens, s'il est vrai que je peux concevoir quelque chose comme la mort, l'anéantissement de la vie et de soi, cela ne saurait être réel. Il est même impossible que cela le soit car c'est un insupportable à penser. C'est nier la vie même, la vie présente et ses possibilités. Donc si la possibilité de l'impossibilité peut être envisagée logiquement, il ne semble pas que cela entraîne une impossibilité de la possibilité. Au contraire, la possibilité de l'impossibilité permet de radicaliser le désir qui nous habite du possible, de le réaffirmer pour contredire la négativité. Niant le négatif, nous devenons sujet et acteur du possible, de nos possibilités. Bichat disait, *la vie, ce sont toutes les forces qui s'opposent à la mort*. Il y a là une éthique scientifique et positiviste salutaire du salut. On sait qu'elle vient buter sur toutes ces forces qui s'ordonnent à la mort et dont la science peut aussi se faire le relai lorsqu'elle en vient à valoriser l'euthanasie, la « bonne mort ». Mais laissons cela. Pour le moins, il est permis de déduire de ce qui précède que si la possibilité de l'impossibilité peut être raisonnablement envisagée, comme le fait Heidegger, il n'y a pas pour autant d'impossibilité de la possibilité, comme l'affirme Levinas, si ce n'est à risquer de nous priver de liberté et donc peut-être de tout pouvoir nous permettant de conjurer la pensée de la mort et de vivre.

Néanmoins, on peut penser nécessaire de renvoyer tout possible, tout virtuel à sa limite négative, à une absence définitive « possible » de toute possibilité, afin de décréter de la sorte que la pensée doit se déterminer par rapport à l'impossibilité du possible, afin de sortir de la dialectique de l'être et du néant. Mais n'est-ce pas prendre le risque d'énoncer une absurdité ? Faut-il entendre cette voix qui nous dit que rien n'est plus possible, car seul rien fait loi et que la nécessité est aveugle ? Ainsi, lorsque Kant, dans la table des catégories de sa *Critique de la raison pure*, présente très classiquement en base trois les différentes modalités conceptuelles de la pensée, celles qui ordonnent les fonctions logiques de notre jugement : possibilité/impossibilité, existence/non-existence, nécessité/contingence, il en vient peu après à lui adjoindre une table de la division du concept du *rien*, procédant de l'opposition du possible et de l'impossible. On est ici au cœur du sujet. Dans cette seconde table de la loi épistémologique, après celles des catégories, apparaît un terme limite qui serait *l'objet d'un concept qui se contredit lui-même* et ne serait donc en lui-même rien, *parce que le concept rien est l'impossible*. En allemand, *nichts*, l'adverbe négatif ou pronom indéfini, dérivé de la forme négative usuelle ne pas, Kant en fait le synonyme de l'impossible, *unmöglich*. Or c'est là poser dans le réel logique un point de réel du rien, de l'impossible non point comme une simple détermination négative ou privative, mais de l'impossible comme un réel, comme le plus réel. *Rien n'est plus réel que le rien*, écrivait S. Beckett. Or si c'est le cas, il y a bien là un point d'impossibilité du possible qui borne le rationnel. Kant ici s'arrête ou s'en tient logiquement à un point de butée. Levinas nous incite en ce point à commencer quelque chose, à cesser de penser le rien comme la limite de l'être ou du connaissable, mais à poser le réel d'une impossibilité de la possibilité comme notre réel même. Non seulement comme point de butée de la métaphysique, mais aussi comme son constituant premier qui la réfute d'emblée. Le geste est tout à fait radical, considérable, insensé même. Il vient déborder les limites de la métaphysique et la renverser sur elle-même. *autrement qu'être* s'annonce ici. Ce qui est impossible ne fait pas bord du possible, mais c'est l'impossible qui est comme le principe en l'absence d'un principe. Il n'est donc plus possible qu'il y ait un impossible, auquel nul ne serait tenu comme dit l'adage, c'est le possible qui n'est pas, car l'impossible fait loi. Il y a donc un point de réel dans la logique qui procède d'un sens qui se réfute lui-même, qui ne répond plus aux principes d'identité et de contradiction. Un objet d'absurdité. Freud lui aura donné un nom, celui de l'inconscient, cette activité ou ce lieu de pensée qui échappe au principe de contradiction et à la temporalité. Lacan, se souvenant de ses lectures philosophiques, l'aura nommé bizarrement comme relevant d'un réel, du réel, ou comme le réel. Un terme qui dans la métaphysique ou l'ontologie désignait la chose même. Un

tel réel est un point d'impossible, un vide de l'être dans l'être qui réfute l'être et ouvre à une expérience du monde et de soi sans assurance ontologique. D'autres l'ont appelé existence et contingence, la contingence de l'existence. Et s'il y a là quelque nécessité, l'impossibilité pour la pensée de ne pas venir se tenir en ce point, par lucidité, elle ne s'oppose plus à la contingence, elle en procède désormais aussi.

Conclusion

Pour conclure, c'est quand la possibilité vient absolument à manquer, quand l'impossible et la contingence font loi, que quelque chose de l'ordre du nécessaire se présente, à défaut d'être, à défaut de l'être. Et qu'en ce point même la mort ne puisse symboliquement faire loi, n'est pas la fin du monde, des êtres, mais le lieu et le moment d'un ne pas être soi, ni à soi. Car quand plus rien ne tient et ne me tient et qu'il n'y a nul objet ni sujet qui vaille, c'est l'autre qui advient. Rien n'est pas donc « un sujet », comme on le dit désormais au sens de ce sur quoi il est socialement légitime d'échanger. Savoir s'il est pour moi liberté ou responsabilité, nécessité ou contingence, donation ou adversité, n'est plus la question. Par cet autre, je me vois convoqué, privé de mes possibilités et du possible, saisi et exposé au réel de notre impossibilité, tant qu'à faire que le possessif soit encore ici requis plutôt que l'indéfini. Est-ce là des données cliniques ? Je n'en sais rien. Probablement pas. Cependant, c'est aussi de souffrance dont je vous parle. La souffrance d'être comme un n'être pas, un ne pas pouvoir être de n'être pas. La configuration d'un site de pensée ou un autre me persécute, écrit Levinas. Une logique de l'absence ou d'un trop de présence que le langage et l'amour d'un autre que soi viennent parfois conjurer dans l'intervalle de la rencontre.

Merci.

Emmanuel Brassat
Paris, le 2 octobre 2021

Post scriptum

Au regard de ce à quoi expose la perspective ouverte avec la psychanalyse freudienne, il est permis d'affirmer que la philosophie comme ontologie ou métaphysique – onto-théo-logie - est un discours du passé, ou passé. Pour le dire avec des mots communs, il n'est plus possible, si ce n'est de façon nostalgique, de tenir un discours conceptuel englobant et universel sur l'être et la vérité qui vaudrait magistralement de façon rationnelle, prédicative, totalisante et se poserait comme faisant autorité. Mais ce sont les philosophes eux-mêmes qui auront parlé de la fin de la métaphysique depuis Kant, voire de la philosophie, en les présentant comme des formes dépassées de connaissance et de discursivité. Le positivisme, le marxisme, l'existentialisme, le logicisme, les héritiers de Nietzsche, le structuralisme, les différentes sciences sociales, la littérature radicale, la plupart des courants de pensée du vingtième siècle auront décrété la philosophie, comme pratique conceptuelle et quête de vérité englobante, obsolète. A vrai dire, il ne reste de la philosophie, le plus souvent qu'une philosophie universitaire, historique, épistémologique ou éthique, parfois politique, qui vient seulement comme un complément culturel ou critique des sciences exactes, sociales et humaines, mais qui ne produit plus des conceptions globales originales et novatrices des conditions de la vérité. En ce sens, il n'y a plus de science première de la vérité et du juste qui viendrait couronner les différents domaines de la connaissance et de l'activité. Qu'il y ait, méconnu d'elles, dans les différentes sciences des éléments persistants de métaphysique ontologique, ne permet pas d'affirmer qu'elles seraient restées intégralement prisonnière de la philosophie. Néanmoins, il n'y a pas seulement une seule philosophie, mais plusieurs, et des praticiens très divers de la philosophie qui se positionnent comme érudits, professeurs, universitaires, auteurs, chercheurs. Eux non plus n'ont pas une seule et unique conception de la philosophie. Quant à l'antiphilosophie, elle est aussi pratiquée au sein de la philosophie. Alors que Lacan ait eu des positions antiphilosophiques, certes, mais il aura aussi été un lecteur des philosophes et s'en sera nourri, ainsi que de la littérature, des sciences, des mathématiques, de la linguistique. La question n'est pas tant, du point de vue des psychanalystes de devoir lutter contre la philosophie, mais de dire ce qui fait l'originalité de leur expérience. La critique de la philosophie n'est pas non plus étrangère aux philosophes, ce sont eux qui auront les premiers contribué à défaire l'onto-théo-logie de la métaphysique. Que les psychanalystes ne se retrouvent pas dans des discours de nature philosophique tient bien évidemment à une position originale que leur pratique entraîne quant au sujet humain et à sa souffrance, à sa confrontation avec le non-sujet qu'il se découvre « être ». Qu'ils aient du mal à l'exprimer et à la déployer comme un discours de savoir, à faire entendre le dire de l'inconscient au-delà du dit de la science, de la prédication, qu'ils s'y refusent même à toute production de savoir, n'implique pas une détestation de la pratique de la recherche philosophique et de ceux qui s'en inspirent. Après tout, le non savoir est une position socratique.

Paris, le 3 octobre 2021.